



Lumière 2013 fête

Belmondo!

ICÔNE DES CINÉPHILES ET STAR POPULAIRE ADULÉE, IL A MARQUÉ UN DEMI-SIÈCLE DE CINÉMA FRANÇAIS PAGE 02



Scènes de la vie criminelle

L'actrice Peggy Cummins raconte le tournage de *Gun Crazy*, vénérable polar qui met en scène un couple criminel dans une folle équipée. Ce petit bijou, souvent vu comme un précurseur de *Bonnie and Clyde*, ouvre le cycle Art of noir, concocté par deux fins connaisseurs, Eddie Muller et Philippe Garnier PAGE 03



Rendez-vous avec la Garbo française

Femme douce chez Bresson, bourgeoise rebelle chez Demy, Dominique Sanda s'est faite rare... sauf pour le public lyonnais PAGE 04

Inédit : Jarre vu par Jarre

Le musicien, ami du festival, évoque l'œuvre de son père, compositeur de légendaires B.O. PAGE 03

Offrez vous un cliché de star !

Le photographe Marcel Hartmann arpente les plateaux de cinéma depuis plus de vingt ans. Il tire le portrait des plus grandes stars... et celui des festivaliers ! PAGE 04

Tombé dans le burlesque quand il était petit

Pierre Richard, *Le Grand blond avec une chaussure noire* est de retour PAGE 04

CHAMPAGNE ET CINÉMA CLASSIQUE!

Cinq ans du festival, trente ans de l'Institut Lumière, et un hommage à deux icônes, l'Américain Quentin Tarantino et le Français Jean-Paul Belmondo... plus que jamais, Lumière 2013 a le goût du partage et de la fête. C'est l'occasion de célébrer d'un coup deux anniversaires, avec un public de plus en plus large et fidèle, et une ville qui chaque année bat au rythme du VII^e Art qu'elle a vu naître. D'une édition à l'autre, Lumière s'affirme comme LE lieu du cinéma pour tous, partout, sous toutes ses formes. Avec un succès croissant: des billets pour la cérémonie du Prix Lumière qui s'arrachent en douze minutes, des séances qui font le plein, des artistes et professionnels de plus en plus nombreux à venir transmettre l'amour de leur métier à un public aussi curieux que chaleureux...

Et cette année, une première mondiale: la création d'un marché du film classique destiné aux professionnels, visant à faciliter leurs échanges autour du cinéma de répertoire. Et comme toujours, des projections en salles et hors les murs, des expositions, des rencontres et des master classes avec les invités du festival, des ateliers pour les enfants. Sept jours où le cinéma et les spectateurs sont à la fête.



© Champion - Rome Paris Films / DR



© Cité Films / DR



Adiane - Artistes Associés / DR



© Films Georges De Beauregard / DR



© Certo Films / DR

À LA UNE

Lumière 2013 fête Belmondo!

Invité spécial, l'immense Bébel, 80 printemps cette année, reçoit l'hommage du festival et fait à son public le plaisir d'accompagner cette 5^e édition. Icône des cinéphiles et star populaire adulée, aussi à l'aise chez Lautner que chez Godard, cet acteur né, séducteur et gouaillieur, au style insouciant et spontané, a marqué un demi-siècle de cinéma français. Rendez-vous lundi soir avec *Un singe en hiver*.

Dans une fabuleuse filmographie qui compte plus de 80 titres signés Godard, Truffaut, Verneuil, Melville, Chabrol, Sautet, Deray, de Broca et bien d'autres, Lumière montre quelques joyaux: *Pierrot le fou* de Jean-Luc Godard, *Le Doulos* de Jean-Pierre Melville, *Cent mille dollars au soleil* d'Henri Verneuil, *Itinéraire d'un enfant gâté* de Claude Lelouch et *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* de Philippe de Broca. La malle aux trésors s'ouvre lundi soir avec le jubilatoire *Un singe en hiver* d'Henri Verneuil, que le festival met à l'honneur au fil d'une rétrospective en noir et blanc. Ce grand succès populaire de l'année 1962 est projeté dans une nouvelle copie restaurée, en avant-première mondiale. Belmondo, qui avoue n'avoir pas revu *Un singe en hiver* depuis quarante ans, se réjouit de rendre hommage à Verneuil, dont il fut l'un des acteurs fétiches. Son duo avec le monstre sacré Jean Gabin et le feu d'artifice des dialogues signés Michel Audiard ont fait du film un classique du cinéma français. Gabin campe un vieil aubergiste, Albert Quentin, qui pendant l'Occupation allemande a juré à sa femme, un soir de bombardement, de cesser d'être un ivrogne. Il tient sa promesse pendant de longues années... jusqu'à l'arrivée d'un voyageur, Gabriel Fouquet alias Jean-Paul Belmondo, venu chercher sa fille, pensionnaire dans un internat des environs. Fouquet, qui taquine la bouteille pour oublier un mariage malheureux, noue bientôt avec Quentin une amitié corsée par des ivresses homériques où chacun vogue sur la nostalgie de ses voyages. Quentin vante la Chine et ses petits singes frileux, Fouquet rêve de l'Espagne et ses corridas... «Si on ratait l'adaptation, ça devenait une vulgaire histoire d'ivrognes. Il fallait faire comprendre que quand le vieux boit, c'est le Yang-Tsé-Kiang. Quand c'est le jeune, ce sont les arènes, les taureaux, l'Espagne.» dira Verneuil. De fait le studio américain MGM qui produisit le

film, exprima tout d'abord quelques réticences à financer une «histoire d'ivrognes». Un an plus tôt, Henri Verneuil, Michel Audiard et Jean Gabin avaient signé un contrat de trois ans, qui scellera le début d'une longue amitié et donnera deux autres classiques: *Le Président*, et *Mélie en sous-sol*, à voir ou à revoir pendant le festival. Tiré du roman éponyme d'Antoine Blondin, *Un singe en hiver* - qui réunit aussi Suzanne Flon, Paul Frankeur et Noël Roquevert - a été tourné pendant l'hiver 1961 à Villerville, un petit village normand nostalgique du tournage, qui a célébré l'an dernier les 50 ans du film. Grand succès à sa sortie en mai 1962, et souvent diffusé à la télévision française, le film a été restauré et numérisé à l'initiative de l'ayant-droit Roissy Films par le laboratoire Digital Factory avec le soutien du CNC. Et pour la première fois depuis longtemps, il sera à nouveau disponible pour les salles de cinéma, distribué par Tamasa Distribution.



BELMONDO À LUMIÈRE 2013 :

- Un Singe en hiver* d'Henri Verneuil
- Le Doulos* de Jean-Pierre Melville
- Cent mille dollars au soleil* d'Henri Verneuil
- Pierrot le fou* de Jean-Luc Godard
- Les Tribulations d'un Chinois en Chine* de Philippe de Broca
- Itinéraire d'un enfant gâté* de Claude Lelouch

Gabin et Belmondo liés par l'amour du foot et de la bonne chère

En 1961 Jean Gabin n'est pas mécontent de jouer pour la première fois avec Jean-Paul Belmondo, tout juste révélé par *A bout de souffle* de Jean-Luc Godard. «Il était même ravi qu'un jeune acteur issu de la Nouvelle vague lui donne la réplique. Ces jeunes comédiens et réalisateurs l'avaient tant critiqué et traîné dans la boue qu'il savourait déjà le plaisir d'en avoir un à ses côtés pour montrer à ces "morceux" ce dont le "vieux" était encore capable.» racontera l'ami et fidèle collaborateur de Gabin, André Brunelin. De son côté Belmondo obtient de Verneuil l'assurance qu'il ne «servira pas la soupe» à Gabin mais aura un rôle d'égale importance. Sur le tournage, Gabin commence par snober Belmondo, mais ce dernier rompt vite la glace en parlant foot et boxe, des passions communes aux deux hommes. Bientôt, le monstre sacré prend le «môme» sous son aile. Verneuil racontera: «Jean-Paul avait la notion du respect, sans être lèche-bottes. Ils se marraient tout le temps, ils nous faisaient des blagues. Durant la journée, entre deux prises de vue tournées au bord de mer, ils jouaient au football.» Dans une scène du film, Gabin lance à Belmondo «Viens je t'embrasse, t'es mes vingt ans!» et selon Verneuil, la star n'en pensait pas moins de son partenaire. Certains soirs, après avoir fait ripaille à Trouville - Gabin était amateur de festins -, Belmondo, Costa-Gavras et Claude Pinoteau, assistants réalisateurs sur le film, empruntent des bicyclettes à l'hôtel et se lancent dans de folles équipées nocturnes. Gabin, quant à lui... les attend à l'arrivée. (rapporté par Roger Vignaud dans *Henri Verneuil, Les plus grands succès du cinéma*, éditions Autres Temps, 2008). Verneuil et Belmondo tourneront ensemble six autres films: *Cent mille dollars au soleil* (1963), *Week end à Zuydcoote* (1964), *Le Casse* (1971), *Peur sur la ville* (1975), *Le Corps de mon ennemi* (1976) et *Les Morfalous* (1984).



© Cité Films / DR

Verneuil ou le cinéma populaire au sens noble du terme

«J'aime le cinéma populaire avec tout ce que le mot "populaire" peut signifier de noble. Ce cinéma, Verneuil sait le faire», disait Yves Montand. D'origine arménienne, Henri Verneuil, qui se voyait volontiers comme un conteur oriental, a toujours su tirer le meilleur des acteurs... pour le plus grand plaisir du spectateur. Il a dirigé les plus grandes stars du cinéma français des années 50 et 60, à commencer par Fernandel, qui lui met le pied à l'étrier alors qu'il n'est qu'un jeune aspirant réalisateur, et tournera sept longs métrages avec lui, dont *La Vache et le prisonnier*, immense succès en 1959. Suivront Françoise Arnoul, sa muse le temps de cinq films, et nombre d'acteurs immensément populaires, tels Jean Gabin, Michèle Morgan, Charles Boyer, Danielle Darrieux, Alain Delon ou Jean-Claude Brialy... mais aussi quelques pointures du cinéma américain: Anthony Quinn, Henry Fonda, Yul Brynner et Dirk Bogarde. «Henri trouve toujours l'angle juste. Il sait exactement ce qu'il veut. Il possède aussi cet avantage de donner à ceux qui travaillent avec lui l'impression de faire le film qu'ils ont eux-mêmes imaginé. C'est pour cela qu'il est un excellent directeur d'acteurs», dira Jean-Paul Belmondo.



©

L'entraîn salvateur de Tarantino



Le cinéma a eu la bonne idée de nous balancer dès ses débuts un train en pleine figure. Et tant pis si les frères lyonnais, d'un naturel sceptique, ne croyaient pas totalement à la longévité de cette jolie croisière. Les images - donc les faits - sont là pour en témoigner: en 1895 le train-cinéma est bien arrivé en gare de La Ciotat. Il est arrivé puis reparti illico vers de nouveaux horizons. Il continue de les traverser aujourd'hui. Ses wagons défient les espaces et triment notre imaginaire à plus ou moins grande vitesse. Si les philosophes grecs préféreraient l'image du fleuve pour évoquer les bouleversements du temps, le cinéma, enfant de la révolution industrielle, avance, lui, sur des rails. Quel grand cinéaste n'a pas intégré au moins une séquence de train dans sa filmographie ? Billy Wilder n'a pas jeté sa Fedora sur les rails d'un train par hasard. Dans la pénombre d'un crépuscule fantastique, on reconnaît d'ailleurs la machine des Lumières qui, tel un fantôme du passé, traverse le film pour découper en rondelles les espoirs déçus d'une actrice falsifiée et oubliée. Chez Welles, c'est bien le murmure d'un train qui vient arracher Charles Foster Kane à son enfance. Sa luge ensevelie sous la neige gît au premier plan, inanimée. Que dire de la fameuse tirade de Truffaut dans *La Nuit américaine* : « Les films sont plus harmonieux que la vie, Alphonse. Il n'y a pas d'embouteillages dans les films, il n'y a pas de temps morts. Les films avancent comme des trains, tu comprends ? Comme des trains dans la nuit. » Le train-cinéma avance encore et encore. Il siffle à travers les montagnes, les forêts, les rues des grandes villes... Les spectateurs le prennent en route. Certains oublient en montant, que la machine entraîne avec elle un passé, une longue histoire, des mondes engloutis. Il faut alors expliquer, montrer, indiquer... Le festival Lumière permet aujourd'hui à tous les voyageurs de se retourner pour mieux regarder. En invitant Quentin Tarantino, il nous offre un formidable conducteur de locomotives. Son cinéma ultra-référencé ravive des richesses parfois oubliées. On ne compte plus les stations où Quentin s'est arrêté: western spaghetti, film noir, blacksploitation... Chaque wagon de son cinéma ré-enchanté la mémoire. La frénésie de son style, l'emballage programmé de sa mise en scène, la jubilation assumée de son écriture, accélèrent les pulsations de sa propre mécanique. Tarantino n'est pas qu'un simple conducteur, ni un compartiment, encore moins un chef de gare ou un aiguillage, c'est un train à lui tout seul!

Attention films noirs !

Vamps fatales, asphalte humide, crissements de pneus, petits truands patibulaires et privés fauchés... le film noir est de retour à Lumière, décortiqué par deux fins connaisseurs, Eddie Muller, président de la Film Noir Foundation à San Francisco, et l'écrivain-historien Philippe Garnier.

Art of noir débute mardi avec *Gun crazy* (*Le Démon des armes*) de Joseph H. Lewis. *Meurtrière est la femme* (*Deadly is the woman*), est le titre de tournage on ne peut plus explicite, de ce sombre bijou de 1950 projeté dans une copie restaurée par Warner, en première mondiale. Le film est présenté par son actrice britannique d'origine irlandaise Peggy Cummins. Pour son premier grand rôle au cinéma, elle incarne une tireuse d'élite qui manie le six coups avec volupté et entraîne son amant dans le crime. Œuvre clé du genre noir, ce film de 1950 qui met en scène un couple criminel dans une folle équipée, est souvent présenté comme un précurseur de *Bonnie and Clyde*. On y suit Bart (John Dall), un jeune homme fasciné par les armes, de retour dans sa ville natale où il tombe amoureux d'Annie Laurie (Peggy Cummins) fine gachette sur les stands de fêtes foraines. Après quelques semaines de spectacles ensemble, tous deux perdent leur travail et se recyclent...

dans le hold up ! Bien qu'excellent tireur, Bart répugne à commettre un meurtre mais Annie Laurie, elle, exulte dans la carrière criminelle. Leur passion fatale est l'une des plus crûment sexuelles de toute l'histoire du film noir. « Nous sommes aussi inséparables qu'un revolver et des balles », lance Bart à Annie Laurie. « Je veux que ça bouge », susurre sa sulfureuse comparse. D'après la légende, la production prévoit un budget de 850 dollars pour les seules munitions des armes manipulées par Peggy Cummins dans le film. Des hold ups filmés avec inventivité et un solide sens du rythme, un amour vénénéux et un couple original - c'est sans équivoque, la femme qui mène la danse -, ont ancré *Le Démon des armes* au firmament

« Nous sommes aussi inséparables qu'un revolver et des balles »

du film noir. Dans ce récit d'une descente aux enfers affleure le côté désespéré, pessimiste voire misanthrope, de Joseph H. Lewis, ici à son meilleur. Le scénario est signé Millard Kaufman, pseudonyme de l'écrivain Donald Trumbo, à qui ses idées de gauche vaudront de figurer sur la liste noire dressée par les maccarthystes, et d'être emprisonné pour avoir refusé de dénoncer ses collègues communistes. Un rendez-vous à ne rater sous aucun prétexte.

Gun Crazy (Le Démon des armes) de Joseph H. Lewis (1950, 1h26)
Institut Lumière, mardi à 21h45 • CNP, mercredi à 18h • Bron, samedi à 16h30



AUSSI À L'AFFICHE :

- High Tide* de John Reinhardt (1947, 1h12)
Institut Lumière, mardi à 9h30
- Try and Get Me (Fureur sur la ville)* de Cy Endfield (1950, 1h25)
Institut Lumière, mercredi à 21h45
- The Hunted (L'Emprise)* de Jack Bernhard (1948, 1h28)
Institut Lumière, jeudi à 9h30
- Crashout* de Lewis R. Foster (1955, 1h29)
Institut Lumière, vendredi à 19h
- Chicago Calling* de John Reinhardt (1952, 1h15)
Institut Lumière, samedi à 9h15

MUSIQUE ET CINÉMA

Inédit : Jarre vu par Jarre

« Il faut que la musique arrive pour exprimer quelque chose. Si c'est simplement pour souligner l'action, pour souligner une scène d'amour, c'est comme de mettre un peu trop de sucre sur le gâteau », disait Maurice Jarre.



Il a composé des thèmes mythiques du grand écran et remporté trois Oscars, pour le souffle lyrique apporté à trois chefs-d'œuvre de David Lean *Docteur Jivago* (1965), *La Route des Indes* (1984), et surtout *Lawrence d'Arabie* (1962). Au fil d'une extraordinaire carrière à Hollywood, il a signé plus de 150 musiques pour les plus grands réalisateurs : John Frankenheimer, Alfred Hitchcock, John Huston, Luchino Visconti, Richard Brooks, Elia Kazan ou Peter Weir. Natif de Lyon, il avait fêté ses cinquante ans de carrière en 2006 en donnant à l'Auditorium, un concert retraçant ses plus grandes œuvres. Son fils le musicien Jean-Michel Jarre, l'un des précurseurs de la musique électronique avec des albums au succès planétaire tels qu'*Oxygène*, évoque l'œuvre du compositeur disparu en 2009, dans une rencontre exceptionnelle avec le public du festival, autour d'extraits de films.

Institut Lumière, mardi à 17h : entrée libre, mais réservation et billet obligatoires !

90.2 FM ON AIR

ECOUTEZ RADIO LUMIÈRE

SUR RADIO LYON PREMIÈRE, AU VILLAGE, INTERNET ET L'APPLI.

Emissions, directs, interviews, flashes et musiques de films.

130

films de tous les genres, toutes les époques

267

séances programmées de 9h30 à 22h, sur sept jours de festival

41

écrans dans toute l'agglomération lyonnaise

413

bénévoles qui "mouillent le maillot" pour faire vivre le festival au quotidien

Dominique Sanda, la Garbo française

Elégante et troublante sur grand écran, elle s'est faite rare ces dernières années en France, mais revient pour le plus grand plaisir du public lyonnais. Cette sublime comédienne, star internationale dans les années 70 et 80, a travaillé avec Bresson, De Sica, Bertolucci, Huston, Visconti ou Bolognini.



Bresson la choisit à quinze ans pour être sa *Femme douce*, après avoir aperçu son admirable visage dans *Vogue*. Mais c'est sa voix si particulière, qui décide le cinéaste à filmer Dominique Sanda, un nom «doux, qui sonne comme une note de musique», qu'elle s'est inventé pour mieux rompre avec sa famille bourgeoise et catholique. Après Bresson viendront Bertolucci, De Sica – dans le sublime *Jardin des Finzi-Contini* – Visconti, Bolognini, Huston, Demy et bien d'autres. La «Garbo française», ou «la Sanda» comme on la surnomme, devient une star internationale, et incarne avec force et intelligence des héroïnes passionnées, des femmes déterminées. Au théâtre, elle joue Ibsen, Wilde, Shakespeare, à Paris, Rome ou Buenos Aires. Puis elle s'exile en Amérique latine et se fait rare en France. A Lumière, elle présentera *Une chambre en ville* de Jacques Demy, en compagnie de Richard Berry, bouleversante histoire d'amour entre une bourgeoise révoltée et un métallo romantique, sur fond de grandes grèves ouvrières à Nantes, en 1955. Nue sous un manteau de vision, elle illumine cet «opéra populaire» dont la partition, très lyrique, est signée Michel Colombier. La Sanda viendra aussi présenter en avant-première mondiale, la copie restaurée de *Une femme douce*, tiré d'une nouvelle de Dostoïevski. Jamais édité en DVD, ce film était devenu invisible. Grâce au distributeur Les Acacias, il sera de retour en salles à partir du 6 novembre. D'ici là, Lyon s'offre trois séances en avant-première !

Une chambre en ville, Comoedia, mardi à 11h
en présence de Dominique Sanda, Richard Berry et Jean-François Stévenin.
Une femme douce, Pathé Cordeliers, mardi à 14h45
Institut Lumière, mercredi à 11h30 en présence de Dominique Sanda
Pathé Cordeliers, samedi à 11h

A Lumière 2013, c'est moi la star !



A l'honneur dans le jardin de l'Institut Lumière où sont accrochés quelques-uns de ses célèbres clichés, le photographe Marcel Hartmann arpente les plateaux de cinéma depuis plus de vingt ans. Il photographiera les festivaliers dans un studio éphémère.



STUDIO HARTMANN



De haut en bas : Martin Scorsese, Diane Kruger, Daniel Day-Lewis, Emmanuelle Devos © Marcel Hartmann

OÙ ET QUAND ?

A la galerie-photo de l'Institut Lumière
Jeudi et vendredi de 12h à 13h – 14h30 à 18h et samedi de 11h à 13h

COMMENT ?

- Accès prioritaire sur présentation de la carte d'accrédité au festival
- Sur rendez-vous en s'inscrivant par mail auprès de omullet@institut-lumiere.org ou par téléphone au 04.78.30.78.99
- Se munir d'une clé usb ou fournir une adresse mail pour récupérer la photographie
- Participation aux frais : 8 euros. Dans la limite des places disponibles.

La galerie-photo de l'Institut Lumière est soutenue par BNP Paribas



Tombé dans le burlesque quand il était petit

Le Grand blond avec une chaussure noire est de retour. Lumière fête l'acteur et réalisateur Pierre Richard, alias François Perrin, l'éternel malchanceux à l'air ahuri, lunaire et désopilant, qu'il a créé. Violoniste étourdi, rêveur devant l'Éternel, gaffeur impénitent, tel est le *Grand Blond*, chaussé d'une chaussure marron... quand l'autre est noire. Dans cette jubilatoire comédie d'espionnage signée Yves Robert, François Perrin est la victime collatérale d'une guerre entre barons des services secrets. Sur un scénario de Jacques Veber qui enchaîne les quiproquos et les situations cocasses et délirantes, Jean Rochefort, Mireille Darc, Jean Carmet et Bernard Blier jouent une partition réglée au millimètre. Ce chef-d'œuvre du cinéma français burlesque des années 1970, a reçu un Ours d'argent au Festival de Berlin. Aussi au programme, pour retrouver la grande star du comique qu'est Pierre Richard, deux autres films au scénario catastrophe : *La Chèvre* de Francis Veber, où un malchanceux chronique fait équipe avec un détective irascible campé par Gérard Depardieu et *Les Malheurs d'Alfred*. Cette comédie douce-amère avec Anny Duperey, réalisée par Pierre Richard, met en scène la rencontre désopilante de deux suicidaires. Moins connu, le documentaire *Parlez-moi du Che*, montre une autre facette du talentueux acteur-réalisateur, qui a mené l'enquête pour confronter les espoirs de la révolution cubaine à la réalité, vingt ans après la mort du célèbre guérillero argentin Che Guevara.

MASTER CLASS de Pierre Richard
suivie de *Parlez-moi du Che* de Pierre Richard, Institut Lumière, jeudi à 18h

AU PROGRAMME MARDI



Manille de Lino Brocka
En présence de Pierre Rissient
Pathé Bellecour, 10h30



Scènes de la vie conjugale d'Ingmar Bergman
En présence de Joachim Lafosse
Cinéma Comoedia, 21h15



Le dernier empereur 3D de Bernardo Bertolucci
En présence de Jeremy Thomas
Pathé Cordeliers, 20h30



Le fruit défendu d'Henri Verneuil
En présence de Françoise Arnoul
Cinéma Saint-Denis, 20h30



Django Unchained de Quentin Tarantino
En présence de Pascal Elbé
Espace Culturel Eole, 20h30

Cette manifestation est organisée par l'Institut Lumière



Elle est rendue possible grâce à

GRANDLYON MÉTROPOLE CRÉATIVE Rhône-Alpes Région

et soutenu par



Le Village de jour, dans le parc de la Villa Lumière

Envie d'une relaxante pause transat, d'un délicieux encas entre deux séances ?
Soif d'un classique introuvable en DVD ou d'un livre de référence, dédié par son auteur ?
Coup de cœur pour les émissions en direct de la Radio Lumière ?

Le Village est fait pour vous !

LA PLATEFORME ou les folles nuits du festival

Cette année, les soirées du festival deviennent les NUITS LUMIÈRE et vous réservent une programmation musicale d'exception !

Rendez-vous à La Plateforme, 4 quai Augagneur, Lyon 5^e.

Entrée libre, de 22h à 3h*



14.10 NUIT LUMIÈRE #1

OPENING PARTY
Robert Lapassade

* dans la limite des places disponibles